Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 29 (1961)
Heft: 9

Artikel: Cinq poèmes de Xéphiron de Sardes
Autor: Sardes, Xéphiron de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-570854

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Cinq poèmes de Xéphiron de Sardes

Nous ne connaissons rien, ou presque, sur la vie de Xéphiron de Sardes, pas même exactement en quel siècle il vécut; on suppose que ce fut dans le VIème siècle avant J. C. la grande période des poètes ioniens. Rien ne l'assure, ni ne nous renseigne sur sa classe sociale, sa situation de famille, la durée de son existence. Le peu que nous savons, nous pouvons le déduire de ces quelques poèmes miraculeusement conservés, mais peut-être tronqués par les copistes du moyen-âge. Ces vers sont tellement vivants encore et neufs que l'on doit s'émerveiller de les retrouver actuels après tant de siècles. Les plus récentes recherches n'ont pas trouvé trace de Xéphiron dans les correspondances et mémoires partiellement retrouvés. Nous savons — et uniquement par ses poèmes — qu'il était natif de Sardes en Lydie, qu'il vint à Athènes enseigner la philosophie ou se placer comme précepteur, qu'il s'attacha passionnément à l'enfant Alexandrios et qu'il était assez jeune et beau pour plaire. Mourut-il d'amour, ainsi qu'il en menace son amant ingrat? Nul n'en sait plus que vous n'en saurez après avoir lu ces quelques poèmes.

A notre connaissance, ils n'avaient jamais été traduits jusqu'ici; c'est donc une primeur que nous sommes fiers de vous présenter. Puissiez-vous penser comme nous qu'ils semblent spécialement écrits à notre intention.

La Rédaction.

I

Quand j'arrivai dans la ville célèbre entre toutes,
C'était dans le but de donner mon savoir.
Mais au premier moment où j'en franchis les murs,
je sus que jusqu'alors je n'avais rien appris.
Athènes aux mille portes, aux beaux esclaves nus,
aux femmes trop parées, aux palais innombrables!
Je me suis senti là comme un enfant timide
et j'ai appris de toi que je ne savais rien.
T'enseigner la sagesse, ô sage entre les sages,
t'enseigner la beauté, Athènes la plus belle!
Mais quand j'ai rencontré mon Alexandrios,
J'ai su qu'il me fallait apprendre aussi l'amour.

II

J'ai donné trois coqs à ton père,
j'ai donné de la laine teinte à ta mère,
jai donné un baiser à ta sœur aînée,
pour qu'on me laisse près de toi.

J'ai donné trois colombes au temple,
j'ai déposé de l'encens devant ma maison,
j'ai baisé les pas des prêtresses de Vénus,
pour que les dieux me fassent aimer de toi.

Puis me voici nu devant toi, Alexandrios,
et je n'ai plus rien à te donner.
Je suis inquiet, muet, tremblant, perdu.
Est-ce assez de mon amour pour toi?

III

Tu n'étais qu'un enfant quand, la première fois,
j'ai baisé tes lèvres et touché tes cheveux.
Tu étais si candide et tes yeux étaient clairs.
Tu me respectais comme un maître
quoique je ne fusse pas, de loin, en âge d'être ton père.

Ta peau était douce et ta poitrine lisse,
Tu n'avais pas la force de dresser un cheval.
Le duvet de tes cuisses était blond comme miel.
Tu n'étais qu'un enfant quand tu vins dans mon lit,
Mais je vis bien pourtant que tu étais un homme.

IV

Si tu es ce que tu es,
Alexandrios le très fier,
n'oublie pas que tu me le dois.

Si tu es un athlète sage,
Si ton esprit raisonne juste
et si ta langue parle aussi bien
que ton bras sait lancer le poids,
n'oublie pas que tu me le dois.

Si ta beauté peut tout séduire,
si tu peux dédaigner les hommages,
si tu sais donner le bonheur
et jouer savamment de ton corps,
n'oublie pas que tu me le dois.

V

Tu as pu te moquer de moi!
Après tant d'amour, de serments,
Tu as dédaigné Xephiron de Sardes
et tu l'as traité comme une vieille femme inutile.
Tu as pu devant moi te livrer à un autre
et tu as dit: «Regardez son visage!».

Mais je ne disais rien. Alors, tous les convives
sont venus successivement sur ta couche,
et jusqu'au vieux Panus qui vend du vin mauvais,
et tu disais encore: «Regardez son visage!».

Mais je suis jeune encore, Alexandrios,
et presque aussi beau que toi, tu l'oublies.
Tous ceux que tu as pris dans tes bras,
je les prendrai demain devant toi, si je veux.
Sauf Panus, pourtant, car j'aime la beauté.

Mais à quoi bon ces vaines menaces?
Je ne peux aimer que toi, Alexandrios.
Et si demain tu ne viens pleurer à ma porte
je te tromperai avec mon épée
et tu n'entendras plus parler de moi, jamais.

Traduit par R. Gérard.
Août 1961.

J'ai vu un homme pleurer d'amour

Le mois dernier, j'étai en séjour de convalescence à Oberhofen. Je partageais mon temps entre le lac et la montagne, tous deux également beaux et attirants. Le soleil et l'air pur gonflaient mes pectoraux étriqués de citadin, la marche et l'aviron me rendaient force et vigueur, et le sommeil par-dessus le marché. J'étais arrivé dans l'Oberland très fatigué, très abattu; je retrouvais dans la bonne nature la joie de vivre, la joie d'aimer. Je n'étais pas seul à me retaper ainsi. Un jeune Anglais suivait le même régime, si l'on peut dire, et paraissait s'en trouver aussi bien que moi. Nous nous étions d'abord croisés sur la petite jetée des yoles, puis vus un peu partout dans le patelin, puis vraiment regardés. Sa pâleur m'avait frappé, et aussi la minceur de sa taille, sa blondeur féminine, sa grâce languide; un «fin de race» tel que je les imagine. Un jour, je lui avais souri paternellement; n'avais-je pas vingt ans de plus que ce gringalet à peine majeur? Mais lui était resté de glace, se retranchant derrière la fameuse «respectability» britannique, cette froide réserve qui inderdit aux insulaires de communiquer avec âme qui vive, tant qu'il n'y a pas eu de présentation dans les règles. Je n'avais pas insisté naturellement. Je me contentais d'admirer de loin ce beau garçon, de l'observer et de constater qu'il était presque trop élégant et manièré pour être pleinement de son sexe. Ne partait-il pas en promenade chaussé comme pour le bal? Noble, il l'était assurément, et riche aussi, pour occuper à lui seul un appartement de l'Hôtel du Chevreuil, luxueux entre tous. De ma modeste pension-famille je pouvais le voir dans son hall, qu'il traversait en grand seigneur, sans répondre au salut du personnel empressé.